

Les frères Zemganno, 1879

XLVII

Les deux frères ne s'aimaient pas seulement, ils tenaient l'un et l'autre par des liens mystérieux, des attaches psychiques, des atomes crochus de natures jumelles, et cela quoiqu'ils fussent d'âges très différents et de caractères diamétralement opposés. Leurs premiers mouvements instinctifs étaient identiquement les mêmes. Ils ressentaient des sympathies ou des antipathies pareillement soudaines, et allaient-ils quelque part, ils sortaient de l'endroit, ayant sur les gens qu'ils y avaient vus une impression toute semblable. Non seulement les individus, mais encore les choses, avec le pourquoi irraisonné de leur charme ou de leur déplaisance, leur parlaient même à tous les deux. Enfin les idées, ces créations du cerveau dont la naissance est d'une fantaisie si entière, et qui vous étonnent souvent par le « on ne sait comment » de leur venue, les idées d'ordinaire si peu simultanées et si peu parallèles dans les ménages de cœur entre homme et femme, les idées naissaient communes aux deux frères, qui, bien souvent, après un silence, se tournaient l'un vers l'autre pour se dire la même chose, sans qu'ils trouvassent aucune explication au hasard singulier de la rencontre dans deux bouches de deux phrases qui n'en faisaient qu'une. Ainsi moralement agrafés l'un à l'autre, les deux rescapés étaient besogneux de la mêlée de leurs jours et de leurs nuits, avaient peine à se séparer, éprouvaient chacun, quand l'autre était absent, le sentiment bizarre, comment dire cela, le sentiment de quelque chose de dépareillé, entrant tout à coup dans une incomplète vie. Quand l'un était sorti pour quelques heures, il semblait que le frère sorti emportât la puissance d'attention du frère resté au logis, qui ne pouvait plus s'occuper à autre chose qu'à fumer jusqu'à son retour. Et encore, l'heure annoncée pour la rentrée se passait-elle, la cervelle de celui qui attendait se remplissait de malheurs, de catastrophes, d'accidents de voitures, d'écrasements de passants, de préoccupations stupidement sinistres qui le faisaient continuellement aller et venir du

fond de sa chambre à la porte d'entrée de leur logement. Aussi ne se séparaient-ils que forcément, et l'un n'acceptait-il jamais un plaisir où l'autre devait manquer, et ne trouvaient-ils en remontant toutes les années de leur existence commune, qu'une seule fois vingt-quatre heures passées loin l'un de l'autre !

Mais aussi, il faut le dire, entre les deux frères le resserrement de la fraternité était fait par quelque chose de plus puissant encore. Leur *travail* se trouvait tant et si bien confondu, leurs exercices tellement mêlés l'un à l'autre, et ce qu'ils faisaient semblait si peu appartenir à aucun en particulier, que les bravos s'adressaient toujours à l'association, et qu'on ne séparait jamais le couple dans l'éloge ou le blâme. C'est ainsi que ces deux êtres étaient arrivés à n'avoir plus à eux deux, — fait presque unique dans les amitiés humaines, — à n'avoir plus qu'un amour-propre, qu'une vanité, qu'un orgueil, qu'on blessait ou qu'on caressait à la fois chez tous les deux.

Tous les jours, les habitants de la rue des Acacias voyaient sympathiquement, du pas de leurs portes, passer et repasser les deux frères, marchant côte à côte, le jeune frère un peu en arrière le matin, un peu en avant le soir à l'heure du dîner.

(...)

LXXI

Ces mauvaises nuits étaient suivies d'une telle fatigue, que Nello dormait quelques heures pendant la journée. Gianni gardait le sommeil de son frère, mais bientôt de la triste immobilité de ses jambes dans l'agitation de tout son corps, des contractions de sa figure, des involontaires plaintes s'échappant de sa bouche qui n'en avait pas dans l'éveil, se levaient pour Gianni de ce lit et de ce repos douloureux, de muets reproches, et au bout de quelques instants, quittant la chaise sur laquelle il était assis, et marchant sur la pointe des pieds, et prenant doucement son chapeau, il sortait, priant une femme de la vacherie de garder son frère pendant son absence.

Sans savoir où il allait, Gianni se trouvait toujours dans le bois de Boulogne, situé à quelques pas de sa porte, dans ce bois, où rejeté des grandes avenues par le joyeux bonheur de la promenade des heureux du jour, il s'enfonçait dans une solitaire petite allée.

Là, exaltées par la marche, les pensées de sa douleur se mettaient à parler tout haut, et devenaient en quelque sorte ces espèces de cris entrecoupés, par lesquels ont besoin de jaillir d'une poitrine les grands et profonds chagrins qui se trouvent tout seuls.

« Est-ce assez bête !... quoi, n'étions-nous pas gentiment comme nous étions... pourquoi avoir voulu autre chose... la belle nécessité, je vous le demande un peu, qu'il soit dit qu'un saut que les autres n'avaient pas fait... nous l'avons fait, nous !... ah, misère !... et ce que ça lui rapporte ?... c'est moi !... car lui... il n'avait pas ce sacré désir de faire parler de lui !... non, non... et oui, et quand l'enfant renâclait... c'était moi qui lui disait : aille donc !..., et il allait malgré ça... il allait... parce qu'il se serait jeté à la rivière, si je lui avais dit... ah ! si aujourd'hui, on pouvait revenir au temps de la *Maringotte* !... merci, comme je lui dirais... va soyons des saltimbanques de baraque toute notre chienne de vie, et boulottons comme ça... C'est moi !... oui, c'est moi tout seul... la cause du malheur ! »

Et longtemps, songeant à l'épanouie jeunesse de son frère, à l'indolence et à la paresse de sa nature, à la pente de son caractère à se laisser doucement vivre, sans effort et sans recherche de gloriole, il se remémorait tout ce que lui avec son exemple, son vouloir de célébrité, son dur célibat, avait contrarié, gêné, empêché dans cette vie toute sacrifiée à la sienne, et cela jusqu'au moment, où au milieu de sa songerie, s'échappait de la bouche de Gianni avec l'accent d'un remords :

« Et puis... n'était-ce pas clair comme le jour... c'était lui qui avait tout le *chiendent* de la chose !... qu'est-ce que je risquais, moi !... tandis que lui... cinq pieds de plus... cinq pieds de plus en hauteur à sauter... et dans cette tête n'être pas venu, un instant, l'idée qu'il pouvait se tuer... Oui, oui, elle est bonne... là -dedans, j'étais le monsieur qui a ses mains dans ses poches... Carnage !... Je suis foutûment coupable ! »

Et se mettant à marcher à grands pas rapides, dans une colère

silencieuse, de sa canne il fouettait, à droite et à gauche, les hautes herbes des deux bords de l'allée, trouvant au penchement brisé sur leurs tiges des pauvres plantes du petit chemin un soulagement à sa souffrance.

(...)

LXXIX

Les deux frères finissaient leur petit dîner, quand le plus jeune dit à l'aîné :

— « Gianni avant que ça finisse aux Champs-Élysées, je veux aller une fois au Cirque. »

Gianni, songeant à l'amertume que devait rapporter son frère de cette soirée, lui répondait :

— « Eh bien quand tu voudras... mais dans quelques jours. »

— « Non, c'est ce soir, ce soir que je veux y aller, oui, ce soir, » — reprit Nello, prenant ce ton subjuguant de la parole, avec lequel autrefois, il entraînait l'indécision de son frère à faire quelque chose qu'il désirait.

— « Allons-y, — dit Gianni d'un air résigné, — je vais dire à la vacherie qu'on aille nous chercher un fiacre. »

Et il aida son frère à s'habiller, mais en lui tendant ses béquilles, il ne put s'empêcher de lui dire :

— « Tu t'es déjà pas mal fatigué aujourd'hui, tu devrais attendre un autre jour. »

Nello, de sa bouche moitié rieuse, moitié tendre, fit la moue d'un enfant dont le caprice demande à n'être pas grondé.

En voiture il était joyeux, parleur et plein de gaietés amusantes qu'il interrompait par d'aimables et ironiques : « Voyons, dis-le, ça te fait de la peine de me voir comme ça ? »

On arriva devant le Cirque. Gianni prit son frère dans ses bras, le descendit, et quand celui-ci se fut établi sur ses béquilles et que tous deux allaient se diriger vers la porte :

— « Pas encore », — fit Nello, devenu tout à coup sérieux à la vue du bâtiment aux rosaces flamboyantes et d'où s'échappaient de sonores bouffées de musique.

« Oui, pas encore, voilà des chaises, asseyons-nous un instant. »

C'était un jour de la fin d'octobre, pendant lequel il avait plu toute la journée, et à la fin duquel on ne savait pas bien s'il ne pleuvait pas encore, de ces jours d'automne de Paris, où son ciel, sa terre, ses murailles semblent se fondre en eau, et où, à la nuit, les lueurs du gaz sur les trottoirs sont comme des flammes promenées sur des rivières. Dans l'allée déserte, aux deux ou trois silhouettes noires noyées dans le lointain aqueux, des feuilles crottées, soulevées par les rafales, accouraient vers les deux frères, et tout autour de leurs pieds, les rondes ombres des sièges d'innombrables chaises de fer, projetaient, sur le sol mouillé, l'apparence d'une de ces inquiétantes légions de crabes escaladant le bas d'une page d'un album japonais.

Soudain se fit entendre dans l'intérieur du Cirque un bruit d'applaudissements, de ces applaudissements de peuple qui font l'effet de piles d'assiettes cassées dégringolant des cintres aux galeries des premières.

Nello tressaillit, et son frère vit ses yeux se porter sur les deux béquilles placées à côté de lui.

— « Mais il pleut ! » fit Gianni.

— « Non », — répondit Nello comme un homme qui est à sa pensée et qui répond sans avoir entendu.

— « Eh bien frérot, voyons, entrons-nous enfin ? » — dit Gianni au bout de quelques minutes.

— « Tiens, mon envie est passée... oui, j'aurais honte de moi auprès des autres... appelle une voiture... et retournons. »

Pendant le retour, il fut impossible à Gianni d'arracher une parole à son frère.

(...)

LXXXIV

À mesure que le temps s'écoulait, sans amener même le jour où Nello pouvait enfin se passer de ses béquilles, c'étaient chez le jeune frère des absorptions, des concentrations, des abîmements muets, avec, sur sa douce figure qui avait désappris le sourire, quelque chose d'inexprimablement douloureux. Comme enfoncé et perdu tout au fond de lui, Nello avait maintenant, lorsque son frère venait à lui parler, un « hein ? » qui était comme l'éveil, le retirement d'un homme d'un mauvais rêve. Et presque jamais plus, il ne faisait une réponse directe aux interrogations de Gianni.

— « Pourquoi, lui disait l'aîné, pourquoi es-tu si découragé aujourd'hui ? »

— « Lis-moi un peu d'Archangelo Tuccaro, » répondait le jeune, après un silence.

Et le frère aîné prenant le livre, s'arrêtait dans sa lecture au bout de quelques instants, s'apercevant que Nello ne l'écoutait pas, qu'il était tombé dans une tristesse faite de pensées si angoisseuses, que cette terrible tristesse lui donnait envie de pleurer sans qu'il osât l'interroger. Dans ces journées entièrement passées près de son frère, il arrivait une fois par hasard que Gianni quittait un moment Nello, et bientôt, par la fenêtre de sa chambre ouverte, Nello entendait un quart d'heure, une demi-heure la sonnerie des anneaux du trapèze autour duquel tournait Gianni.

Quand Gianni rentrait, il trouvait son frère tout singulier, avec quelque chose d'agacé et de contradictoire dans l'esprit. Et une fois que Gianni avait laissé le trapèze lancé à toute volée et que la petite sonnerie était longue à mourir dans le gymnase, après deux ou trois retournements d'impatience sur son lit, Nello dit tout à coup à Gianni :

« Va le faire finir... il m'ennuie... ce bruit ! »

Gianni comprenait, et depuis ce jour il abandonnait entièrement ses exercices.

https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Frères_Zemganno/47

*** **
